

LE CYCLOPE D'EURIPIDE : L'ANTRE, LE VENTRE ET LA VENTE

Henri QUANTIN*

Résumé

Toute la pièce repose sur une tension entre animalité et humanité, entre nature et culture, qui s'incarne à la fois dans les personnages (la bête sauvage qu'est le Cyclope face à l'homme de l'artifice qu'est Ulysse, avec comme figures intermédiaires les satyres mi-hommes, mi-animaux) et dans l'espace scénique, divisé en deux espaces rivaux (l'antre, lieu de la barbarie et gigantesque métaphore du ventre du Cyclope, s'oppose à l'extérieur, lieu de la civilisation). Dès lors, tout l'enjeu de la pièce est, pour Polyphème, de faire passer Ulysse du statut d'homme à celui d'animal (en refusant toute relation autre que la dévoration et en le poussant dans son antre-ventre) et, pour Ulysse, de faire passer Polyphème du statut d'animal à celui d'homme (notamment par l'instauration de l'échange commercial, de la vente).

Mots clés

Grotte, Animalité, Espace scénique, Nature, Sauvagerie.

Summary

Animality and humanity in Euripides' *Cyclops*: the cave, the belly and the sale.

The whole play is built on tension between animality and humanity, between nature and culture: this tension appears in the characters (Polyphemus is a wild beast; Odysseus is the man of artifice; satyrs are halfway between human beings and animals) and in the stage, divided into two rival spaces (the cave, place of barbarism and metaphor of Cyclops' belly comes in opposition with the outside, place of civilization). So, in the whole play, Polyphemus wants Odysseus to pass from human to animal status (in reducing him to a prey) and Odysseus wants Polyphemus to pass from animal to human status (especially through the sale).

Key Words

Cave, Animality, Theatrical space, Nature, Savagery.

Le titre de ce propos, teinté, je le confesse, de la nostalgie d'un certain style gorgianique, veut opposer deux logiques, qui recoupent partiellement l'opposition humanité / animalité : une logique du ventre, celle du Cyclope, pour qui l'autre ne peut être que l'objet d'une dévoration ; une logique de la vente, celle d'Ulysse, dans laquelle autrui devient sujet d'un échange. L'enjeu d'une partie de la pièce, pour chacun des deux personnages, est d'imposer sa logique à l'autre : pour Polyphème, il s'agit de faire passer Ulysse du statut d'homme à celui d'animal ; pour Ulysse, de transformer le monstre en être humain. Quant à l'antre, il condense scéniquement l'opposition d'espaces rivaux : l'antre, gigantesque métaphore du ventre du Cyclope, est le lieu de la sauvagerie, de l'obscurité, ou d'une manière générale de la nature. L'extérieur de l'antre, au contraire, est le lieu de l'humanité, de la lumière, ou plus largement de la civilisation. Polyphème le barbare face à Ulysse l'homme de l'artifice, rien là de bien étonnant, somme toute, si ce n'est le bénéfice scénique qu'en tire Euripide : la frontière qui unit et sépare antre et extérieur, dedans et dehors, espace clos et espace ouvert, instaure une tension

on ne peut plus théâtrale, dédoublée par la présence des satyres, parfaite incarnation du conflit puisqu'ils sont mi-animaux, mi-hommes. À partir de cette opposition structurante, j'ai organisé cet exposé en trois axes : opposition de deux personnages, d'abord ; opposition de deux logiques, ensuite ; opposition de deux espaces, enfin.

Deux personnages

Un Grec et un Barbare

Ulysse s'oppose d'abord à Polyphème en tant que Grec. Dès son arrivée en Sicile, au début du premier épisode, Silène l'interroge sur son identité et sa patrie (v. 102 : "mais quelle est ta patrie et qui es-tu ?")⁽¹⁾. Ulysse répond : Ulysse, roi d'Ithaque et des gens de Céphallénie (v. 103). Et il précise peu après qu'il arrive d'Ilion et de ses travaux troyens (v. 107). Tout en rappelant l'intertexte homérique du drame, ces précisions permettent de placer Ulysse du côté de la Grèce, c'est-à-dire de la civilisation. Aussi demande-t-il à Silène si son maître est pieux envers les hôtes (v. 125). La question correspond bien sûr à une préoccupation légitime de survie, mais sa formulation même

* 30, rue Henri Gorjus, 69004 Lyon, France.

⁽¹⁾ Sauf indication contraire, les traductions sont celles de Delcourt-Curvers (1962).

renvoie à l'idéal grec d'hospitalité (Ulysse utilise le terme *ὄσιος*, dont on sait qu'il correspond moins à une véritable piété qu'à un comportement socialement reconnu comme convenable). En somme, Ulysse met le doigt sur ce qui fonde l'humanité grecque, pour savoir si la pièce se jouera entre gens du même monde. Polyphème, on le sait, est sans foi ni loi et répondra par un cynique "nous n'avons pas les mêmes valeurs". La frontière qui sépare les deux personnages est donc d'abord culturelle: le Cyclope n'appartient pas à l'humanité, parce qu'il n'agit pas comme les autres hommes. Dès le prologue, Silène qualifiait son maître d'*ἀνόσιος* (impie, sacrilège), une fois directement (v. 26), une fois par hypallage à propos de sa nourriture (v. 36. Notons aussi *ἀνοσιότατος* au vers 378). Être un homme, ici, ce n'est pas faire partie de l'espèce humaine, mais adhérer à un certain humanisme, comme lorsque Kipling dit, "tu seras un homme, mon fils". Un détail alimentaire le confirme: comme le remarque Seaford (1984 : 136) dans son édition commentée, Euripide se démarque d'Homère en précisant que Polyphème boit du lait de vache, ce qui vise sans doute à renforcer sa barbarie. Les Grecs préféreraient le lait de mouton ou le lait de chèvre, et pensaient que les autres peuples buvaient du lait de vache. Le Cyclope, ignorant l'hospitalité et partageant les coutumes alimentaires des non-Grecs est donc un sous-homme. À cette différence culturelle s'ajoute une opposition naturelle qui fait du Cyclope un animal.

Un homme et un animal

Dans le premier épisode, on trouve le dialogue suivant entre Ulysse et Silène:

- "Où trouve-t-on des murs, des remparts de cités ?
- Nulle part. Sur ces rocs, point d'humains, étranger.
- Mais qui occupe cette terre ? des bêtes fauves ?
- Les Cyclopes." (vers 115-118).

On peut remarquer que Silène ne répond pas par la négative à la dernière question, comme si la réponse "les Cyclopes" n'infirmerait pas l'hypothèse d'Ulysse "des bêtes fauves?", ou du moins ne faisait que la nuancer. Ce qui n'est que suggéré ici est repris plus nettement au début du deuxième épisode:

Ulysse: "Écoute le plan que j'ai fait pour punir la mal-faisante bête et te faire évader". (v. 442)

Le terme employé est *θήρ* (bête sauvage), ce qui ne laisse plus de doute sur la pensée d'Ulysse: Polyphème est une bête féroce, un animal. La forte insistance d'Euripide dans tout le prologue et le premier épisode sur la grotte participe sans doute de la même optique. Au contraire, à l'instant même où Silène apprend l'identité d'Ulysse, il

s'écrit: "*οἶδ' ἄνδρα*" ("je connais cet homme"), qualification certes minimale, mais immédiatement "classificatoire": Ulysse est du côté de l'humanité. Notons également qu'Ulysse demande de la viande à Silène en utilisant le terme *κρέας*, c'est-à-dire le morceau de viande, alors qu'en parlant de la nourriture du Cyclope, il utilise *βορά* (v. 127), c'est-à-dire la pâture des animaux. Cette opposition entre l'homme et la bête donne tout son sens, me semble-t-il, à la présence d'un chœur de satyres et au personnage de Silène.

Les satyres, personnages intermédiaires

Innovations par rapport à l'*Odyssée*, les satyres et Silène procurent à la pièce une tension supplémentaire: du fait de la lâcheté de Silène et de l'inaction statutaire du chœur, ils sont la parfaite illustration du conflit, tiraillés qu'ils sont entre Ulysse et Polyphème, entre l'espoir de libération et la peur des représailles. La valse des hésitations de Silène et du Coryphée, trahissant successivement les deux personnages et changeant de camp comme de peau de bouc, le montre bien: Silène en effet vend la nourriture du Cyclope à Ulysse, avant de l'accuser de l'avoir volée, et excite son maître à une cruauté particulière à l'égard d'Ulysse; le coryphée, lui, promet son aide pour enfoncer le tison dans l'œil de Polyphème, avant de se rendre compte subitement au moment d'agir qu'il est soudain boiteux, s'étant luxé le pied en restant immobile. Les caractéristiques physiques des satyres sont à comprendre dans ce sens: mi-animaux, mi-hommes, ils sont au sens strict à mi-chemin entre le Cyclope et Ulysse. Ulysse, d'ailleurs, ne s'y trompe pas: lorsqu'il demande leur aide aux satyres, il les nomme "enfants de Bacchus, noble descendance" (v. 590), apostrophe qui se transforme, après leur acte de lâcheté, en "animaux que vous êtes" (*θηρες*, v. 624). Dès lors, si Euripide confie la charge du prologue à Silène, ce n'est pas seulement par goût pour les prologues monologues, c'est aussi parce que le personnage présent incarne, à lui seul, les éléments rivaux du conflit à venir: l'animalité et l'humanité. En outre, les ultimes paroles de la pièce, mises en parallèle avec le prologue, résument bien l'évolution de l'intrigue: "Et nous, devenus matelots sur le bateau d'Ulysse, toujours nous servons Dionysos" (v. 708-709). On passe des satyres esclaves du Cyclope aux satyres matelots sur le bateau d'Ulysse; c'est dire à quel point l'enjeu se concentre dans ces personnages hybrides, tirés tantôt vers l'animalité, tantôt vers l'humanité, cette dernière triomphant finalement. La pièce est alors la mise en scène d'un changement de maître, d'une double victoire de l'homme sur la bête, celle d'Ulysse face au Cyclope, celle des satyres sur leur propre animalité. En ce sens, la construction du premier épisode (pendant lequel Ulysse

rencontre d'abord Silène, puis Polyphème) participe d'une tension dramatique croissante : Ulysse l'humain fait face progressivement à de plus en plus d'animalité et à de moins en moins d'humanité.

Deux logiques : le ventre et la vente

À travers l'opposition des deux personnages, ce sont bien sûr deux logiques qui s'opposent. D'un côté, Polyphème et sa logique du ventre : l'autre ne peut être que l'objet d'une dévoration, une proie ; de l'autre côté, Ulysse et ce que j'ai appelé, pour simplifier, sa logique de la vente : l'autre est le sujet d'un échange. Le dialogue d'Ulysse et de Silène, dans le premier épisode, le montre bien :

- Ul. : Connais-tu un moyen de nous tirer d'ici ? 131
 Sil. : Aucun, mais il n'est rien que pour toi je ne fasse.
 Ul. : Vends-nous du pain ; nous en manquons.
 Sil. : Point de pain, je l'ai dit. Rien, sinon de la viande.
 Ul. : Excellent à manger. Vrai remède à la faim. 135
 Sil. : J'ai aussi du fromage et du bon lait de vache.
 Ul. : Faites-les voir. Commerce honnête exige le grand jour.
 Sil. : Et en retour, dis-moi, combien d'or donnes-tu ?
 Ul. : D'or, point. La liqueur de Bacchus.
 Sil. : Ah la douce parole ! Depuis si longtemps qu'on en est privé ! 140
 Ul. : Oui, du vin, que je tiens de Maron, le fils du dieu.
 Sil. : Maron que j'ai porté tout petit dans mes bras ?
 Ul. : Le fils de Bacchus, pour tout dire en un mot.
 Sil. : Le vin est sous ton banc dans le bateau, ou l'as-tu avec toi ?
 Ul. : Tu vois cette outre, vieux ? Il est dedans. 145
 Sil. : Que ça ? Même pas de quoi me remplir les joues !
 Ul. : Ouais. Plus on en prend et plus l'outre en contient.
 Sil. : O source admirable, ma foi, et faite pour me plaire !
 Ul. : Veux-tu d'abord tâter de ce vin pur ?
 Sil. : Parfait. La dégustation décide l'acheteur (v. 131-150) 150

On le voit, dès que Silène a nié toute possibilité de fuir le Cyclope, la réaction immédiate d'Ulysse est de proposer un échange commercial, c'est-à-dire de créer une relation d'homme à homme. On a là tous les éléments d'une discussion d'affaire : énumération des articles disponibles (viande, fromage, lait), client voulant voir la marchandise (Ulysse au vers 137) ou la goûter (Silène au vers 150), accord sur la monnaie d'échange (du vin et non de l'or), mise en évidence de l'origine du produit ("appel-

lation Maron contrôlée"), précision sur la quantité (question de Silène au vers 146). Le lien entre la civilisation et l'argent, entre l'acceptation de la vie en société et la monnaie est explicite dans le mot *τὸ νόμισμα* qu'Ulysse utilise lors de son marchandage avec Silène ; *τὸ νόμισμα*, c'est ce qui est établi par l'usage, c'est-à-dire à la fois la coutume, la règle, et la monnaie ayant cours. Polyphème, au contraire, commence par refuser le statut de sujet à Ulysse :

Ah, c'est ainsi ? Toi, cours,
 va aiguïser mes épées, mes tranchets, entasser
 fagots sur fagots,
 allumer un grand feu. Egorgés sur-le-champ
 ils vont emplir ma chère panse,
 et je prendrai
 brûlants les morceaux sur la braise.
 Le sacrificateur sera le seul convive.
 Les restes sortiront cuits à point du chaudron.
 Car je suis rassasié des viandes montagnardes.
 Assez de festins de lions et de cerfs.
 Voilà des mois que je n'ai plus mangé de chair
 humaine (v. 241-248).

Ulysse est conjointement empêché d'exister scéniquement (réduit bien que présent à une troisième personne, personne "délocutée" diraient les linguistes) et perçu comme une simple nourriture, puisqu'il est mis sur le même plan que les lions et les cerfs. On comprend alors qu'Ulysse s'empresse de prendre la parole, pour affirmer son statut d'être humain :

Nous voulions acheter des vivres.
 C'est pour cela que nous sommes venus du bateau vers
 ta grotte.
 Ces moutons-là, il nous les a vendus
 En échange d'un pot de vin que je lui ai versé.
 Tout s'est passé de gré à gré, sans nulle violence.
 Rien de sensé dans ce qu'il te raconte,
 Pris la main dans le sac à vendre ton bien en cachette (v. 254-259).

Mettre en avant la vente n'a pas seulement pour but de prouver son honnêteté, mais surtout d'instaurer un échange, qui est le contraire de la violence. Le violent, en effet, réduit l'autre à un objet, à un animal, en refusant toute forme de lien, en commençant par celui qu'instaure la parole (c'est d'ailleurs cela qui explique l'expression française "frapper comme un sourd"). Sourd, le Cyclope l'est à tous les arguments de son rival : la plus grande des divinités, dit-il, c'est sa panse, avant de clore le premier épisode par ce impératif réjou : "Régalez-moi !" (v. 346).

Plus globalement, Ulysse défend une logique de la civilisation, face à un Cyclope prônant la vie simple et naturelle de l'animal. Le Cyclope est l'être de la nature: la comparaison de ses premiers mots avec ceux d'Ulysse le montre bien. Quand Ulysse fait son entrée, il déclare: "Pourriez-vous nous dire, étrangers, qui voudra vendre des vivres à des marins fort affamés?" (v. 96-98). Polyphème, au contraire, demande d'emblée: "Comment vont dans la grotte mes agneaux nouveau-nés? Sont-ils au pis, sous le ventre des mères? Les claies d'osier doivent déborder de fromages frais." (v. 206-209)⁽²⁾. Ce qui exclut Polyphème de l'humanité, c'est son refus non seulement des règles du monde grec, mais aussi de toute forme de vie en société, de tout ce qui pourrait faire de lui un ζῷον πολιτικόν (animal politique). Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce point dans la mesure où il était déjà bien mis en évidence par Homère. On peut tout de même remarquer que le Cyclope sera précisément puni par là où il fautait: sous l'effet du vin, il désire soudain aller rejoindre les autres cyclopes pour faire une fête et partager avec eux la liqueur de Bacchus (v. 530-534).

Ul.: Reste donc ici, bois et sois heureux, Cyclope.

Cy.: Ne dois-je pas donner de ce vin à mes frères?

Ul.: En le gardant pour toi, tu accrois ton prestige.

Cy.: Mais en le partageant, je me fais bienfaiteur.

Ul.: Avec l'orgie viennent les coups, les rixes, les injures.

En somme, au moment où la leçon d'Ulysse a partiellement porté ses fruits, c'est-à-dire lorsque Polyphème veut entrer en relation avec d'autres et que – est-ce l'effet de l'alcool? – le Cyclope individualiste et solitaire est tenté par des relations communautaires et humanitaires, Ulysse, lui, devient le défenseur de la vie isolée et autonome qu'il critiquait. Polyphème est ainsi victime de sa propre logique, puisque son isolement le prive du soutien de ses compagnons. Renforcé dans sa sauvagerie par Ulysse, le Cyclope voit sa bestialité se retourner contre lui: ayant refusé de traiter les hommes autrement que comme des proies, et se maintenant ainsi dans le statut d'une bête fauve, il est finalement traité comme un animal par Ulysse: "Grillez le sourcil du fauve qui mange ses hôtes" (v. 657-8), chante joyeusement le chœur, suggérant par là que ce qui fait du

Cyclope un fauve (un θήρ), et qui justifie qu'on le traite comme tel, c'est le fait qu'il mange ses hôtes.

Enfin, l'opposition d'Ulysse et du Cyclope s'incarne dans une opposition d'espaces rivaux.

Deux espaces

Anne Übersfeld (1993 : 30) fait la remarque suivante: "La structure de presque tous les récits dramatiques peut se lire comme un conflit d'espaces, ou comme la conquête ou l'abandon d'un certain espace (...). Toute la syntaxe narrative peut être comprise comme l'investissement ou le désinvestissement d'un certain espace par le ou les personnages principaux." Toute la pièce, de fait, s'articule autour de l'opposition entre grotte et extérieur, c'est-à-dire entre dedans et dehors, clos et ouvert. Dès l'arrivée d'Ulysse, en effet, la question du salut se pose en terme d'espace: entrer ou ne pas entrer dans la grotte (vers 194-198). La grotte est le lieu de la mort; c'est aussi le lieu de l'animalité, le lieu dans lequel Ulysse et ses compagnons sont traités comme des bêtes. Lorsqu'Ulysse dit: "Tu donnes un conseil étonnant: se jeter dans les filets!" (v. 196), le terme employé est ἄρκυς, c'est-à-dire le filet de chasse, le piège à gibier. Entrer dans l'ancre revient donc symboliquement à accepter de passer de l'humanité à l'animalité: c'est se soumettre à la logique du Cyclope, bête féroce traitant les hommes comme des bêtes. Aussi est-il naturel qu'Ulysse choisisse de rester à l'extérieur et que le Cyclope, au contraire, pousse de force toutes ses proies dans son ancre, qui est l'espace de l'obscurité, de la clôture, de la barbarie et de l'inculte. Imposer son espace et dévorer Ulysse sont pour Polyphème deux exacts synonymes. D'ailleurs, Euripide suggère nettement l'identité métaphorique de l'ancre et du ventre du Cyclope: au moment précis où le Cyclope pousse les Grecs dans la grotte, le chœur chante: "De ton large gosier, Cyclope, déploie l'embouchure!" (v. 356). Polyphème lui-même semble avoir une haute idée de la taille de son ventre, lui qui craint, s'il dévore les satyres, qu'ils continuent à danser à l'intérieur de son corps. Pour Ulysse et ses compagnons, le salut est synonyme de sortie, puisque l'ancre est le lieu de l'horreur, le lieu dans lequel on est mangé. Sortant sans bruit de la grotte au début du deuxième épisode, Ulysse s'écrit: "O Zeus, qu'ai-je dû voir dans cette grotte? Incroyables horreurs, comme en racontent les récits, mais devenues réalité!" (v. 375-376). L'intérieur de la skènè confirme ici ce que Jeanne Roux

⁽²⁾ Monsieur F. Poplin m'a fait aimablement remarquer à ce sujet que les fromages du Cyclope étaient eux-mêmes du côté de la nature. Si le fromage est un produit de la civilisation, c'est en tant qu'il est une matière mise en forme par l'homme: Aristote le prend comme exemple pour illustrer l'opposition de la matière et de la forme, et l'étymologie latine du mot français indique une mise en forme, un "formage". Or le Cyclope mange du fromage frais, c'est-à-dire presque sans forme, à peine civilisé.

(1961, spécialement p. 38), dans une étude sur les décors d'Euripide, a mis en évidence à propos de l'intérieur des palais: "Le palais, c'est la souricière, la nasse où le destin capture sa victime (...) : elle entre, la porte se referme sur elle comme celle d'une trappe et la voilà prise." Ulysse l'exprime nettement à la fin du deuxième épisode, en parlant au coryphée: "Je ne suis pas un homme à laisser mes amis enfermés là-dedans pour me sauver tout seul. Et cependant je le pourrais puisque je suis sorti de la caverne." (v. 478-480). On le voit, l'assimilation entre salut et sortie est manifeste, et tout l'enjeu de la suite sera de faire sortir les compagnons de l'antre. Le conflit d'espaces qui structurent la pièce trouve sa plus parfaite expression dans l'*exodos*, lorsque le Cyclope, désormais aveuglé, barre de ses deux bras l'entrée de la grotte pour empêcher les Grecs d'en sortir:

"...et me voici debout à le barrer de mes deux bras." (v. 668).

Le seuil de la grotte qui unit et sépare l'intérieur et l'extérieur, le clos et l'ouvert, est ici la frontière que suppose toute œuvre. Yves Lotman (1973 : 311) écrit: "La frontière divise tout l'espace du texte en deux sous-espaces qui ne se recoupent pas mutuellement. La façon dont le texte est divisé par sa frontière constitue une de ses caractéristiques essentielles. Cela peut être une division entre siens et étrangers, vivants et morts"... On pourrait ajouter entre nature et culture, animalité et humanité. Et Lotman précise: "La propriété fondamentale de la frontière est l'impénétrabilité", ce qu'Anne Ubersfeld (1993 : 171) rectifie en montrant que s'il n'y a pas de passage possible d'un espace à l'autre, il n'y a pas de récit et, surtout dans le domaine du théâtre, pas de drame possible. Or, dans ce passage, le Cyclope veut rendre l'entrée de son antre infranchissable, c'est-à-dire supprimer tout passage d'un espace à l'autre, en imposant son propre espace, celui de la mort et de la sauvagerie. En somme, le Cyclope veut supprimer la possibilité même de jouer: il est clair que si le Cyclope réussit, la pièce prend fin immédiatement. Son corps, tiraillé entre deux espaces rivaux mais communicants, qu'il voudrait

rendre hermétiques, offre aux spectateurs un raccourci saisissant de l'enjeu de la pièce, puisque les oppositions clos/ouvert, mort/vie, dedans/dehors, ombre/lumière, animalité/humanité se superposent. En ce sens, Polyphème confirme alors sa récurrente monstruosité, qui est de n'être ni franchement d'un côté, ni franchement de l'autre.

Ainsi l'opposition d'Ulysse et du Cyclope est celle de deux personnages, de deux logiques et de deux espaces. Homme de la civilisation et de l'hellénisme, de l'échange et de la vie en société, de l'espace ouvert et éclairé, Ulysse triomphe d'un Polyphème animal, personnage de la nature et de la barbarie, de la voracité et du refus des lois, du ventre et de l'antre fermé et obscur, lointain ancêtre du père Ubu à la panse grandissante et à la trappe accueillante. S'il est vrai, comme j'ai voulu le montrer, que la pièce met en scène une double victoire de l'humanité sur l'animalité, il faut en conclure que la question de l'animalité n'y est pas un thème parmi d'autres, mais bien le cœur même de l'intrigue, la tension qui rend possible la pièce, la frontière qui structure tout l'espace scénique: être ou ne pas être un animal, telle est bien pour Ulysse comme pour Polyphème, la question.

Cette proximité de Polyphème avec l'animalité et la nature participe d'une constante cyclopéenne, comme en témoigne leur lien avec des phénomènes naturels violents. Les noms des cyclopes ouraniens (Brontès, Stépès et Argès), qui appartiennent à la première génération divine, rappellent le Tonnerre, l'Éclair et la Foudre. Ces cyclopes sont d'ailleurs les forgerons de la foudre divine, image de ce que la civilisation ne peut domestiquer. Les cyclopes siciliens, compagnons de Polyphème, sont quant à eux considérés comme responsables, par le halètement de leur soufflet, des soubresauts des volcans. Dans les deux cas, ils renvoient donc à une nature incontrôlable, qui menace les hommes. Enfin, la troisième sorte de cyclopes que distinguaient les mythographes, les cyclopes bâtisseurs, était qualifiée de "chirogastères" (qui ont des bras au ventre, à l'estomac). En somme, même perçus comme des Géants civilisateurs et constructeurs de monuments, ils restent définis par leur panse. Chassez le naturel...

Bibliographie

- DELCOURT-CURVERS M., 1962.- *Euripide. Tragédies complètes*. Paris: Gallimard.
 LOTMAN Y., 1973.- *La structure du texte artistique*. Paris: Gallimard.
 ROUX J., 1961.- À propos du décor dans les tragédies d'Euripide. *Revue des Études Grecques*, 74: 25-60.
 SEAFORD R., 1984.- *Euripides Cyclops*. Oxford: Clarendon Press.
 UBERSFELD A., 1993.- *Lire le théâtre*. Paris: Éditions sociales.
-